

monstrueuse se mirent à rire. Ils voyaient martyriser la pauvre fille ; cela les amusait.

Quand la fureur de la belle-mère fut assouvie, elle abandonna sa victime. Manette se releva contusionnée, meurtrie, les mains et le visage couverts de sang. En la voyant ainsi, ceux qui venaient de rire déjà se mirent à rire encore.

La pauvre fille s'éloigna aussi vite qu'elle le put, baissant la tête, chancelant à chaque pas, ayant des sanglots plein la gorge.

— Cette fois, c'est fini, se dit-elle ; je veux mourir !

Elle descendit vers Marangue. Elle s'arrêta près d'une fontaine dans laquelle elle lava d'abord ses mains et ensuite sa figure. Cela fait, elle enroula sur sa tête les longues tresses de sa chevelure noire ; et, comme elle n'avait pas d'épingle pour les retenir, elle les attacha avec des épines.

Elle se releva. Son regard brillait d'une résolution farouche. Elle se remit en marche et alla jusqu'au cimetière. Elle s'agenouilla sur la tombe, où tant de fois elle était venue pleurer, et pria longuement. Quand elle eut fini de prier, son front s'inclina, et elle baisa la terre. La prière n'avait pas changé sa pensée, sa résolution était la même.

— A bientôt, ma mère chérie, murmura-t-elle, ce soir je serai près de toi !

Elle sortit du cimetière et marcha droit au ravin. On était au mois de mai ; il était tombé le matin et le tantôt une forte pluie d'orage. Le ravin était devenu torrent. Ses eaux écumantes, se précipitant par bonds des hauteurs, descendaient avec fracas, faisant rouler des pierres énormes les unes sur les autres.

Le bruit de ces eaux furieuses et les blocs de rocher qui montraient leurs têtes noires, menaçantes, effrayèrent Manette. Elle eut peur de se brayer la tête en heurtant une des roches ideuses. Elle voulait bien mourir, mais doucement, sans qu'une pierre audacieuse vint outrager son corps, et il lui répugnait de livrer son corps à ces eaux furieuses et mugissantes, qui la souillaient de leur écume jaunâtre et la roulaient comme une de ces pierres détachées du sol qu'elle voyait passer.

— Non, se dit-elle, je ne veux pas me précipiter dans le torrent. Je m'endormirai plus tranquillement sur le lit de cailloux blancs de la rivière.

Et, tout en suivant le bord du ravin, elle descendit jusqu'à la Vrille.

A peu de distance de l'endroit où le torrent jette ses eaux dans la rivière, se trouve le pont de Marangue. Manette traversa le pont et suivit la rive droite du cours d'eau en s'éloignant du village. Quand elle jugea qu'elle était assez loin, elle s'arrêta. L'endroit lui parut bien choisi. La rivière formait là une petite baie où l'eau semblait dormante. La rivière était bordée de bouquets d'osier verts, au milieu desquels s'élevaient de gros saules aux troncs penchés, qui mouillaient dans l'eau l'extrémité de leurs longues branches pendantes.

Manette jeta un regard furtif autour d'elle. Elle ne vit personne. Elle se pencha à droite, puis à gauche, prêtant l'oreille. Elle n'entendit que le frissonnement du feuillage secoué par la brise.

Alors, bien certain qu'elle était seule, que nul autre œil que celui de Dieu ne pouvait la voir, elle s'appuya contre un saul et son regard plongea dans l'eau comme pour en mesurer la profondeur. Puis, levant tout à coup ses yeux vers le ciel.

— Ma mère, ma mère, dit-elle tout bas, viens adieu devant de moi !

Elle croisa ses bras sur sa poitrine, fit deux pas en avant et bondit dans la rivière en fermant les yeux.

Elle s'enfonça debout, les bras toujours croisés, et l'eau se referma sur sa tête.

Pauvre Manette !

Mais si les hommes avaient été sans pitié pour la créature déshéritée, Dieu ne l'avait pas abandonnée, il veillait sur elle.

## XI

A dix pas de l'endroit où Manette s'était arrêtée un jeune homme, qui paraissait âgé d'une trentaine d'années, était à genoux au bord de la rivière.

Manette ne l'avait pas aperçu, parce qu'il se trouvait entièrement caché derrière un buisson d'osier. Elle ne l'avait pas entendu parce que, ayant vu la jeune fille, il était resté immobile, re-

tenant même sa respiration, afin de ne pas révéler sa présence.

Or, la même pensée avait amené au bord de la Vrille, à cet instant du jour, le jeune homme et la jeune fille.

Le hasard, ou plutôt la Providence, l'avait voulu ainsi.

Le jeune homme se disposait à mettre à exécution son funeste projet, lorsque Manette, apparaissant soudain, vint paralyser ses mouvements. A travers le feuillage, il voyait parfaitement la jeune fille, qu'il prit pour un enfant. Et, bien qu'il fut vivement contrarié d'avoir été dérangé par elle, il l'examina d'abord avec curiosité, et ensuite avec un intérêt grandissant dont il s'étonna lui-même.

En effet, pourquoi cet intérêt ? Il avait compris, deviné que l'intention de la jeune fille était de mettre fin à son existence ; mais lui-même n'était-il pas également au bord de la rivière pour se donner la mort ?

— Comme moi, se disait-il, cette pauvre petite doit souffrir cruellement ; mais elle est bien jeune, et si malheureuse qu'elle soit, elle n'osera pas se jeter dans la rivière, elle reculera devant l'image de la mort. Oui, ajouta-t-il, elle n'osera pas... Ce serait dommage, elle est si jeune !... Quel feu dans son regard ! Il y a sous ce front une grande intelligence !

C'est à ce moment que Manette, ayant regardé le ciel et parlé à sa mère, s'était élancée dans l'abîme.

Aussitôt, le jeune homme se dressa debout comme poussé par un ressort. Son regard éteint s'illumina et, ne pensant plus qu'à sauver son existence, il oublia que lui-même était venu là pour se noyer.

Il se débarrassa lestement de son paletot et se précipita dans la rivière. Il plongea. Manette, ayant touché le fond, remontait. Il la saisit entre deux eaux, et la serrant d'un de ses bras, nageant de l'autre, il gagna la rive. Et pendant qu'il tirait à terre Manette sans connaissance, adessus d'eux sur une des branches de saul, une fauvette à tête noire vint se percher et se mit à chanter.

L'inconnu regarda l'oiseau, puis la jeune fille, et deux ruisseaux de larmes inondèrent ses joues. Il lui avait semblé que le chant de la fauvette était un hymne de reconnaissance adressé au Créateur.

Le jeune homme avait sauvé la jeune fille, et Manette, sans le savoir, avait sauvé le jeune homme.

Celui-ci donna des soins à Manette qui, au bout de quelques minutes, revint à elle et rouvrit les yeux.

Ses premiers regards exprimèrent l'étonnement. Elle se souleva et se vit assise sur un tapis d'herbes et de feuillages, ayant près d'elle un homme qui lui était inconnu, et, à quelques pas, la rivière couverte de globules étincelants sous les rayons du soleil.

Le jeune homme était encore ruisselant d'eau ; Manette n'eut pas de peine à comprendre ce qui s'était passé. Elle arrêta sur son sauveur son doux regard où il y avait plus encore de tristesse que de reconnaissance.

— Vous étiez donc là ? fit-elle.

— Oui, répondit-il en étendant la main, j'étais là, et j'ai eu le bonheur de vous empêcher de mourir.

— Est-ce un bonheur ? répliqua-t-elle en secouant doucement la tête. Cependant, je vous remercie ; mais, allez, ce n'était pas la peine de me sauver.

— Vous êtes donc bien malheureuse ?

— Oui, bien malheureuse.

— A votre âge, mon enfant, on n'a pas encore eu le temps de souffrir.

— Vous me croyez une enfant parce que je suis petite et frêle ; je suis déjà vieille, monsieur, j'ai seize ans.

L'inconnu l'examina avec plus d'attention.

— Oui, dit-il, je vois maintenant que vous pouvez avoir cet âge. Comment vous appelez-vous ?

— Manette.

— Vous êtes de ce pays ?

— Je suis née là-haut dans la montagne.

— Voulez-vous que je vous reconduise chez vos parents ?

— Merci, je ne retournerai plus aux Huttes.

— Ce que vous avez fait tout à l'heure est un acte de désespoir ?

— Oui, de désespoir.

— Votre mère vous a grondée, sans doute ?  
— Ma mère est morte, j'allais la retrouver, répondit Manette.

Et elle éclata en sanglots.

Après un moment de silence le jeune homme reprit :

— Il doit vous rester des parents, des amis ?

— Un père qui ne m'aime pas, une belle-mère qui me hait ; des amis, je n'en ai pas !

— Si vous ne voulez pas retourner aux Huttes, que ferez-vous ? Que deviendrez-vous ?

— Je n'en sais rien.

— Au moins vous n'attendrez plus à vos jours ? Une lueur sombre passa dans le regard de Manette.

— Pas ce soir, dit-elle d'une voix gutturale, mais probablement demain.

— Quoi, s'écria l'inconnu en frissonnant malgré lui, vous avez un tel dégoût de la vie ?

— Personne ne m'aime, répondit Manette d'un ton navrant.

— Voyons, ne vous reste-t-il pas une espérance ? D'une main elle montra la rivière, en levant l'autre vers le ciel.

— Manette, reprit le jeune homme très ému, que vous a-t-on fait ? Dites-le moi. Je pourrai peut-être vous consoler.

Et il s'empara de ses petites mains, qui commentaient seulement à se réchauffer, et il les serra dans les siennes.

Manette le regarda fixement. Il sentit que le regard de la jeune fille pénétrait en lui.

— Ah ! s'écria-t-elle, vous aussi vous êtes malheureux !

Il tressaillit et répondit :

— C'est vrai.

— Elle le regardait toujours.

— Tout à l'heure, reprit-elle comme subitement inspirée, vous aviez aussi la pensée de mourir.

Il rejeta son buste en arrière avec une sorte de terreur et s'écria :

— Manette, c'est la vérité !

— Ainsi, dit-elle, vous ne vouliez plus de votre vie et vous aurez arraché la mienne à la mort !... Je vous aurais peut-être laissé périr, moi... Vous valez mieux que Manette. Et maintenant que vous m'avez sauvée, voulez-vous toujours mourir ?

Il répondit :

— Maintenant que j'ai sauvé une vie, je n'en détruirai pas une autre.

— Pourtant, votre malheur est toujours là ?

— Oui, toujours.

— Alors, que ferez-vous donc ?

— Je souffrirai !

Manette baissa la tête, et la relevant au bout d'un instant, elle dit :

— A l'homme qui ne veut plus mourir parce qu'il est malheureux comme moi, je vais dire pourquoi je voulais trouver le repos dans la mort.

Alors, simplement, avec un abandon naïf et touchant, elle raconta les joies de ses premières années et les souffrances physiques et morales endurées depuis qu'elle avait eu le malheur de perdre sa mère.

Ce récit poignant intéressa vivement l'inconnu. Il eut deux ou trois cris d'indignation et de colère ; et quand Manette, cessant de parler, se mit à pleurer, il pleura avec elle.

Ils étaient toujours seuls au bord de la rivière. Maintenant le soleil descendait rapidement vers le couchant ; mais ses rayons obliques, chauds encore, achevaient de sécher sur elle le vêtement léger de la jeune fille.

L'inconnu réfléchissait. Soudain, l'éclair d'une idée jaillit dans son cerveau. Son front ténébreux s'éclaira.

— Manette, dit-il, d'après ce que vous venez de m'apprendre, vous êtes seule au monde.

— Seule au monde, répéta-t-elle.

— Le malheur qui m'a frappé, reprit-il, est d'un autre genre que le vôtre ; mais il est plus effroyable encore. Je ne vous conterai pas en ce moment pourquoi tout à l'heure je songeais au suicide. La plaie que j'ai au cœur est encore trop saignante. Comme vous, Manette, je n'ai plus d'amis, plus de famille ; je suis seul, abandonné... Comme vous, personne ne m'aime ; mais j'aime, moi, j'aime une enfant âgée d'un an, une petite fille que j'ai à peine vue et qu'on m'a volée !... Mais, assez, ne parlons plus de cela.